XVme Année, — N° 377 PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS Genève, 7 FÉVRIER 1914

LE RÉVEIL

COMMUNISTE-ANARCHISTE

SUISSE ET ITALIE
ABONNEMENTS : Une année, fr. 3.— ; Six mois, fr. 1.50
Le numéro : 5 centimes

Adresser lettres et communications :
RUE DES SAVOISES, 6
GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE
ABONNEMENTS : Une année, fr. 5.— ; Six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

Souscription pour l'Ecole Ferrer de Lausanne

Paris, A. Cornet.	Fr. 2.—
Paris, Félicien David	» 1.—
Paris, Jean Col	» 3.—

Notre syndicalisme

Conférence faite à Paris le 28 janvier 1914

Nous voulons ce soir, en dehors de toute polémique particulière, exposer sommairement les idées que nous cherchons à faire triompher dans le syndicalisme, tout en dénonçant les dangers qui le menacent.

Pourquoi nous adhérons au syndicalisme

Il y a d'abord une raison de fait. Nous voyons les groupements les plus divers se former pour les buts les plus variés : études, sports, musique, arts, sciences, mutualité, etc., toute acrtivité, toute propagande nécessitant une certaine organisation. Il est donc absurde d'affirmer, comme cela s'est vu en Italie — où pendant quelque temps certains de nos camarades s'appelaient anti-organisateurs — que toute organisation se comprend, sauf celle se rapportant à notre principale fonction, au métier que nous exerçons tous les jours de l'année pendant neuf, dix heures et même plus.

Prétendre pouvoir se soustraire à toute organisation n'est d'ailleurs qu'une illusion. En effet, nous sommes organisés par le patronat comme salariés, par l'État comme contribuables et soldats, trois formes d'organisation esclavagiste, c'est-à-dire pour le compte d'autrui, auxquelles nous ne pourrons nous soustraire qu'en apprenant à nous organiser pour nous-mêmes.

L'une des choses les plus navrantes à constater, c'est que nous ne savons faire durer, en nous associant dans notre intérêt, la parfaite entente déjà réalisée parmi nous pendant toute la journée en travaillant au profit du patronat. Les difficultés surgissent et les divisions se manifestent au moment où il ne s'agit plus d'une besogne d'esclaves, mais d'œuvrer à notre propre émancipation.

Il y a à cela une raison profonde, c'est qu'en réalité notre organisation réclame d'abord la désorganisation capitaliste. Et je voudrais que les camarades se pénètrent bien de cette idée que la révolution seulement permettra le développement d'une nouvelle organisation telle que nous la concevons. Ce qui importe avant tout, c'est donc d'« organiser le désordre », selon l'heureuse expression de Kropotkine.

D'autre part, comme l'anarchie veut que le travail ne soit pas organisé par une force étrangère, mais s'organise lui-même, il en résulte que, sans nous faire des illusions sur les possibilités de réalisation en plein régime bourgeois, nous devons chercher à esquisser de suite cette nouvelle organisation.

Si l'on ajoute, enfin, que la lutte des exploités et des opprimés se manifeste le plus souvent sur le terrain même de la production, et il ne saurait en être autrement, nous aurons plus de raisons qu'il n'en faut pour justifier ce syndicalisme, que Malatesta croit aussi très propre à entraîner la foule avec nous, condition primordiale d'une insurrection.

Automatisme syndical

Cela dit, il importe néanmoins de détruire une dangereuse erreur, que nous avons tous plus ou moins commise à un moment donné. Nous la trouvons ainsi formulée dans les articles sur la *Politique de l'Internationale* de Bakounine :

Les fondateurs de l'Association internationale des travailleurs ont agi avec d'autant plus de sagesse en évitant de poser des principes politiques et philosophiques comme base de cette association, et en ne lui donnant d'abord pour unique fondement que la lutte exclusivement économique du travail contre le capital qu'ils avaient la certitude que, du moment qu'un ouvrier met le pied sur ce terrain, du moment que, prenant confiance dans son droit aussi bien que dans la force numérique de sa classe ; il s'engage avec ses compagnons de travail dans une lutte solidaire contre l'exploitation bourgeoise, il sera nécessairement amené, par la force même des choses, et par le développement de cette lutte, à reconnaître bientôt tous les principes politiques, socialistes et philosophiques de l'Internationale, principes qui ne sont rien, en effet, que la juste expression de son point de départ, de son but.

Cet automatisme syndical qui pousserait de plus en plus le syndiqué vers une conception révolutionnaire du mouvement social est le plus souvent démenti par une douloureuse expérience. Il est d'excellents syndiqués, faisant partie depuis des dizaines d'années de leur organisation, y ayant rempli des charges et des fonctions dans les comités de section et fédératifs, ayant participé à des boycotts et des grèves... et qui n'entendent nullement se préoccuper de l'émancipation intégrale des travailleurs, bien décidés, au contraire, à borner toujours leur intérêt et leur activité au renouvellement de leur propre tarif corporatif.

Le syndicat, à moins d'une forte pénétration d'éléments anarchistes, développe surtout l'esprit de corporation et aboutit ainsi aux pires inconséquences.

Bakounine, lui-même, ne nous dit-il pas entre autres :

...Jamais vous ne convertirez ceux qui n'éprouvent le besoin d'aucun changement, ni même ceux qui, tout en désirant sortir d'une position dont ils sont mécontents, sont poussés, par la nature de leurs habitudes morales, intellectuelles et sociales, à chercher une position meilleure dans un monde qui n'est pas celui de vos idées.

Or, ce monde de nos idées ne peut devenir celui du syndiqué que s'il a d'abord été gagné par la propagande anarchiste, autrement il ne considérera le syndicalisme lui-même que comme une meilleure adaptation au régime bourgeois.

Bakounine dit encore :

Convertissez encore un aristocrate réel ou imaginaire de l'intelligence, un demi-savant, un quart, un dixième. une centième partie de savant, gens pleins d'ostentation scientifique, qui souvent, parce qu'ils ont eu seulement la chance d'avoir compris tant bien que mal quelques livres, sont pleins de mépris arrogant pour les masses illettrées et s'imaginent qu'ils sont appelés à former entre eux une nouvelle caste dominante, c'est-à-dire exploitante.

Parmi les syndiqués et surtout parmi leurs fonctionnaires, ces prétendus savants, aussi méprisants que prétentieux, se croyant appelés à brider et à dominer la masse, ne sont nullement rares, et ils arrivent à exercer une influence aussi grande que néfaste.

Ajoutons que le principe syndical admis, tout le monde devait chercher à s'en servir, et par la force des choses, ce n'est pas l'élément révolutionnaire — destiné à rester minorité jusqu'au commencement d'une période révolutionnaire et parfois même pendant celle-ci — qui aurait le dessus. Dans le pays le plus riche du monde en syndicats, l'Allemagne, voici, avec le nombre de leurs membres, tous les genres de syndicats que l'on rencontre :

Commission centrale (C. G. T.)	2.583.492
Hirsch-Duncker	109.225
Syndicats chrétiens	350.930
Syndicats indépendants	815.416
Syndicats jaunes	228.950
Syndicats confessionnels	757.418

Ainsi, pas plus que les partis politiques, le syndicat ne réalise l'union ouvrière, sauf aux heures de lutte. L'une de ses vertus les plus prônées n'est pas confirmée par les faits. Et en matière de divisions, je crois qu'en France vous n'en manquez pas non plus.

— Faisons-les disparaître, crie-t-on de toutes parts, mais chacun, moi le tout premier, tient avant tout à ses idées, aussi longtemps qu'elles lui paraissent confirmées par l'expérience.

Des limites de l'action syndicale

L'action syndicale, tout en étant la plus commune et la plus fréquente, s'exerce en somme dans des limites très étroites, et seulement en des périodes et conditions déterminées. Voici ce qu'écrivait Griffuelhes :

Nous estimons que le mouvement syndical ne peut grandir et agir que s'il se débat au milieu d'une activité économique en incessant progrès et en continuel perfectionnement. La lutte ouvrière — la pratique le prouve — ne s'exerce jamais dans les périodes de crise ou de chômage ; on y recourt quand la production est en mouvement et quand le travail abonde.

Il est banal de rappeler que tout ouvrier vous dit : « Maintenant la besogne fait défaut, nous restons tranquilles ; nous attendons la bonne saison pour présenter des revendications. »

C'est donc que l'aetion offensive est seu'ement possible lorsqu'il y a abondance de travail, lorsque les chômeurs sont peu nombreux, lorsque le patron a besoin de main-d'œuvre. Par extension, nous pouvons dire que les progrès sociaux sont liés aux progrès économiques.

Il est vrai que, par contre, Dumoulin nous dit, dans un article de la *Bataille Syndicaliste*, à propos de la nouvelle crise économique dont nous sommes menacés :

Sommes-nous armés pour supporter cette crise ?

Oui, si nous savons opposer à la crise une campagne d'action revendicative.

Les motifs de revendication ne manquent pas et, quoique puissent dire les emmurés dans les formules dogmatiques, l'action pour l'augmentation des salaires et la réduction du temps de travail est toujours d'actualité.

Lequel des deux a raison ? Pour ma part je voudrais que ce fût Dumoulin, mais pour cela il faut que les syndicats comptent beaucoup d'ouvriers emmurés dans les formules dogmatiques de la grève générale et de l'expropriation révolutionnaire, c'est-à-dire travaillant consciemment à l'avènement d'une économie nouvelle et ne voulant pas simplement s'adapter le mieux possible à l'économie capitaliste. Si l'on ne conçoit rien au-delà de l'augmentation des salaires et de la réduction des heures de travail, le résultat immédiat paraissant plus que douteux, personne ne voudra plus bouger.

Il y a une dizaine d'années, le chef de nos tacticiens suisses, Greulich, publiait précisément une brochure *Où voulons-nous aller ?* pour enseigner surtout aux ouvriers à tenir compte de l'« état des industries » dans leurs luttes et leur prêcher une centralisation et une bureaucratie toujours plus étendues. A ce moment-là, nous avons eu avec nous pour le combattre quelques arrivistes, qui devenus plus tard fonctionnaires, ont encore dépassé les conseils de Greulich.

Mais la question vaut la peine d'être approfondie et je le ferai en vous rappelant

une étude sur l'économique et l'extra-économique du syndicaliste italien Labriola, qui du reste est devenu lui aussi un député antiparlementaire et dont nous n'acceptons certes pas toutes les conclusions. Ses définitions du syndicalisme réformiste et révolutionnaire nous paraissent néanmoins devoir être retenues.

P.-S. — La *Bataille Syndicaliste* publie une critique de la partie qui va suivre de cette conférence. Je la réfuterai donc dans le prochain numéro. Disons de suite que Labriola est un syndicaliste se rapprochant beaucoup plus de C. Rupert que de moi dans ses conclusions, qui ne sont pas celles que le rédacteur de la *B. S.* veut bien lui attribuer. Quant à moi, je ne me réclame d'aucune science plus ou moins fausse. C'est ainsi que le raisonnement fait par Rupert à propos de l'augmentation des salaires dans le bâtiment a paru aussi dans le *Réveil* à chaque nouvelle grève des manœuvres et maçons. Toutefois, traiter d'ignorant un auteur sur une simple citation de trois lignes ne me paraît pas un procédé scientifique.

La *Guerre Sociale*, à son tour, justifie presque tous les procédés du syndicalisme réformiste suisse. J'aurais seulement désiré que son rédacteur, au lieu de m'accorder un témoignage de sympathie, voulût bien se souvenir des termes précis dans lesquels j'ai posé la question du fonctionnarisme. Je laisse de côté plusieurs inexactitudes et interprétations erronnées, pour relever de suite que si j'ai dit : « plus la classe ouvrière deviendrait consciente et puissante moins elle aurait besoin de contracter avec le patronat », je n'ai nullement conseillé de refuser de suite tout contrat. Le fait que nous demandons très souvent au patronat de faire respecter les conditions que les ouvriers syndiqués eux-mêmes violent, prouve bien que le contrat doit être d'autant plus long et complet que nous pouvons moins compter sur nos collègues de travail.

C'est égal. Il y a quatre ans, la seule pensée que j'avais pu assimiler syndicalisme français et syndicalisme suisse me valut d'amers reproches de la part de tout le monde; aujourd'hui j'entends dire : C'est bien cela ! Il y a eu évidemment progrès... à rebours ! L. B.

La grève des ébénistes

L'arrivée à Genève d'une cinquantaine de briseurs de grève a soulevé la population ouvrière. Constatation toujours réjouissante, et bien propre à maintenir l'espoir dans les larges révoltes populaires, grâce auxquelles seulement nous pourrons hâter et réaliser un avenir meilleur. Car, sans ce ferment spontané, cette exaspération subite, cette protestation violente, cette manifestation d'une volonté bien ferme de « ne pas se laisser faire », la lutte déprimante des bras croisés demeure impuissante. Malheureusement, tout cela devrait se produire au début de chaque grève, au lieu d'en être le tardif couronnement.

Les briseurs de grève sont hideux. Ils n'ont pour eux aucune excuse et ne peuvent prétendre avoir cédé à une faiblesse ou nécessité impérieuse, pas même au désir égoïste de saisir l'occasion pour obtenir une meilleure place. Non, leur métier est la trahison ; leur besogne finit dès qu'elle ne doit plus servir à ruiner autrui ; ils ne sont que les artisans de la misère et de l'oppression.

Aussi l'indignation populaire est-elle plus que compréhensible, mais nous voudrions la voir englober les patrons, car les briseurs de grève s'en iront sous peu de temps, tandis que les patrons nous resteront. Et ces derniers ne sont pas moins, mais plus haïssables que le dernier des traîtres, puisque les pires abominations sont dues à leur âpre défense d'un privilège inique. Comment peuvent-ils prétendre encore ne pouvoir accorder les quelques maigres améliorations qui leur sont demandées, alors qu'ils ont trouvé la forte somme nécessaire à l'importation d'une si triste engeance ? Et dire qu'ils ont voulu même jouer de la corde patriotique, alors qu'ils se préparaient à affamer les « chers concitoyens » avec l'aide d'une agence étrangère !

Notez bien que nul de nos plus fougueux patriotes ne proteste ; nous pouvons être assurés au contraire qu'ils approuvent, la lâcheté seule les empêchant de le déclarer tout haut.

N'avions-nous pas raison de dire que nos exploiteurs accueilleraient toujours les bras grand ouverts les « traîtres de l'étranger » ? S'il en fallait une preuve, la voilà et décisive.

Mais qu'on nous comprenne bien. Nous n'entendons nullement faire du nationalisme et déclarons hautement, haïr encore plus que tous les étrangers briseurs de grève, nos maîtres suisses qui y ont recours. D'ailleurs, dans des grèves précédentes, il nous est arrivé des kroumirs de tous les pays, sans compter ceux qui étaient déjà « chez nous ». Mais comme la plus formidable force de conservation sociale, l'armée, est basée sur le mensonge patriotique, nous avons à dénoncer ce dernier chaque fois que l'occasion s'en présente.

La lutte engagée par nos camarades ébénistes va atteindre son point culminant. Il dépend de l'ensemble de la population ouvrière que la victoire leur reste et que les patrons ne soient plus jamais tentés d'avoir recours à l'importation de la plus nauséabonde jaunisse. Pour cela nul besoin de déclarer solennellement un mouvement particulier quelconque, il suffit que chacun se solidarise avec les grévistes et boycotte énergiquement tout ce qui est contre eux. A la foule de ne plus se disperser, mais de se tenir constamment groupée, puisque la guerre est ouvertement déclarée.

Tout spectacle de trahison est à n'en pas douter un spectacle d'infamie, le tolérer sans s'insurger, c'est déjà s'en rendre complice.

Laisser s'organiser et s'exercer impunément au grand jour de telles turpitudes, c'est faire preuve d'une véritable déchéance morale. Camarades, travailleurs, protestons tous au nom de la dignité humaine outragée par la pire prostitution du travail. Que notre résistance s'affirme toujours plus forte et que les briseurs de grèves, avec ceux qui les emploient, soient seuls brisés !

Que faire ?

Nous recevons la lettre suivante d'un camarade de Paris :

Nous parlons beaucoup et à tout propos de « la majorité exploitée et pressurée par une minorité d'oisifs ».

Avons-nous suffisamment réfléchi à la façon dont s'y prennent les classes dirigeantes pour diminuer cet écart et le rendre moins effectif en cas de crise grave ?

En effet, parmi les moyens de corruption employés à l'égard des partis d'avant-garde, il en est un particulièrement efficace en tant que réactionnaire, et auquel notre critique ne s'attaque pas suffisamment pour en prévenir les effets et en rechercher l'antidote.

La bourgeoisie ploutocrate et financière d'aujourd'hui a eu conscience du danger qu'il y avait pour elle du fait qu'un jour donné toutes les richesses se trouvent concentrées dans les mêmes mains au profit d'une minorité (aristocratie nouvelle), et que la multitude productrice de ces richesses s'aperçoive de l'inégalité choquante et scandaleuse entre sa trop profonde misère et les plaisirs d'en haut : pour y parer, et s'assurer des défenseurs en cas de besoin, rien de plus simple pour elle, que de créer une classe intermédiaire pour remplacer celle des petits commerçants qui s'émiette tous les jours, absorbée qu'elle est par les grandes firmes et le haut négoce. Elle a à sa disposition toute une armée de petits actionnaires, contremaîtres, fonctionnaires, bistrots, etc., etc., qui arrivent à former une minorité imposante disposant d'une influence terrible de par l'autorité qu'elle détient et qu'elle a charge d'exercer sur les classes pauvres. C'est même cette minorité là que le parti socialiste voudrait conquérir dans ses luttes électorales et pour laquelle il enlève de son programme tout ce qui pourrait choquer et paraîtrait trop subversif pour cette nouvelle clientèle, clientèle faite par un écrêmage savant des intelligences ouvrières, qui pourraient devenir dangereuses plus tard, ce qui explique aussi en partie la veulerie d'en bas, car cette masse, à l'exception des révoltés, est faite du « déchet » de toute une classe.

Une autre conséquence, de l'existence de cette classe moyenne entre la bourgeoisie et nous, c'est qu'elle arrive avec tous les éléments conservateurs à former la majorité dans les scrutins, et que si nous réussissions à dégoûter les ouvriers du bulletin de vote, il restera toujours cette masse réactionnaire pour « faire les élections » et donner un semblant de garantie aux diverses comédies électorales ; et alors, en effet : que faire ?

Notre camarade signale un fait qui n'est malheureusement que trop vrai, d'autant plus que même la classe des petits commerçants est loin de disparaître, comme beaucoup le croient à tort. Oui, nous avons un prolétariat par trop écrémé, la bourgeoisie s'empressant d'accaparer à son profit ses meilleures intelligences, sans compter que beaucoup de ceux qui prétendent se dévouer à notre cause, ne font en réalité qu'en tirer une situation sociale de beaucoup supérieure à celle de simples ouvriers.

Et ce n'est pas encore tout. Ne voyons-nous pas de soi-disant anarchistes enseigner qu'il faut se séparer de la foule, la laisser dans son « abrutissement », pour se complaire uniquement entre quelques « camarades », dans une nouvelle élite, théorie on ne peut plus bassement bourgeoise; mais que nous devons admirer sans autre, du moment qu'il a plu à quelques-uns de la baptiser d'anarchique ! De là à nier la révolution il n'y avait qu'un pas, et il a été franchi, mais si nous avions grandement raison de nous en prendre aux socialistes qui, les premiers, s'étaient déclarés contre toute tentative insurrectionnelle, ceux qui les ont imités se déclarant anarchistes, il faudrait les considérer comme les meilleurs compagnons ! Car tout est là : se réclamer de l'anarchie, ensuite il n'y a plus à se soucier de droiture, de dignité et de sincérité. Pontife et autoritaire si vous n'admettez pas cette manière de voir.

Mais revenons à la question qui nous est posée. La situation des anarchistes sans doute est difficile dans la société actuelle, bien que les faits de chaque jour viennent nous donner raison. Et pourtant il ne faut pas désespérer, mais se préparer constamment en vue de grands événements toujours possibles. Même la foule la plus aveugle et docile peut à un moment donné se transformer et se mettre avec nous, s'il nous reste assez de conviction, d'audace, d'enthousiasme, d'esprit d'initiative pour l'entraîner promptement aux grandes réalisations révolutionnaires. Certes nous n'avons pas à nous dissimuler les difficultés, mais leur connaissance ne doit nous conseiller qu'un effort toujours plus grand, en raison même de l'œuvre immense à accomplir. Le mensonge, par cela même qu'il est le mensonge, dispose des ressources les plus nombreuses et les plus diverses, mais il est une heure où, à travers une crise, la vérité vient à éclater. Il suffit alors d'une minorité ne voulant pas se diminuer elle-même sous prétexte de grandir les autres, se désarmer dans l'intention de voir l'ennemi désarmer à son tour, temporiser dans l'illusion d'assurer mieux le succès, comme cela s'est vu trop souvent au cours des mouvements populaires du passé, et il est alors permis d'espérer en de grandes choses.

Que faire ? Rester anarchistes quand même, se répéter après chaque revers : Et pourtant ! — ne pliant et ne doutant jamais, dans une activité incessante de propagande et d'action.

L. B.

A l'Ecole Ferrer

Excellente journée de propagande que celle du 1er février. Une forte affluence de personnes, ouvriers et membres de l'enseignement, a passé la journée à l'Ecole Ferrer, s'intéressant vivement à cet essai de rénovation de l'enseignement soutenu par des travailleurs.

Le local, remis à neuf par des camarades plâtriers-peintres, menuisiers et serruriers, bien arrangé, présentant l'aspect d'une sorte de bibliothèque-laboratoire-atelier-musée est vraiment avenant et fait plaisir à voir.

Les vingt-sept élèves sont là. Avennier leur fait une leçon sur le verbe, d'un caractère général ; les conditions anormales de la leçon n'ont malheureusement pas permis de donner l'effort habituel et de présenter la classe dans son aspect de tous les jours : des groupes de 3-4 élèves, suivant les degrés, travaillent librement, cherchant eux-mêmes les livres, les collections dont ils ont besoin, comme dans un atelier, et l'instituteur passant d'un groupe à l'autre, corrigeant, initiant, provoquant les recherches. Chacun a cependant pu apercevoir le franc-parler, l'assurance des enfants dans leur leçon ; aucune contrainte, aucune contrition. La gaîté et le bonheur peints sur les visages.

De jolis chants, qui sortent bien de la note ordinaire, font plaisir à chacun, et Wintsch

nous donne des renseignements sur la santé des enfants prolétariens. Il ressort de cette communication que des élèves, qui paraissent ne pas fournir le travail qu'on attend d'eux et qui souvent à cause de cela sont traités de paresseux et punis comme tels, sont en réalité toujours en déchet d'un côté ou de l'autre dans leur santé. C'est la digestion qui est lente, c'est le système respiratoire qui marche mal, ce sont les yeux ou l'ouïe qui sont insuffisants, c'est une poussée de tuberculose qui se prépare, etc. Un examen de l'enfant décèle de ces symptômes dans tous les cas de paresse ou d'atonie. Il serait odieux de punir de pareils petits malades, au lieu de les soigner. En fait, l'enfant est curieux, actif, il aime à regarder, à soupeser, à examiner, à étudier, à apprendre, à travailler; si ces tendances naturelles sont en défaut, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche en lui ou dans l'enseignement.

La séance du matin s'est terminée par la présentation, fort intéressante, par le camarade Blanc, de Genève, d'un récepteur de télégraphe sans fil.

A la réunion de l'après-midi, bien fréquentée aussi, des camarades étant venus de Genève, de Sion, d'Yverdon, de Neuchâtel, etc., il est donné connaissance tout d'abord de la situation de l'Ecole Ferrer. Si, au point de vue moral tout est rentré dans l'ordre, la confiance étant revenue et le dévouement des camarades ouvriers assuré, si au point de vue du travail des élèves et de l'instituteur nous pouvons tre très satisfaits, les demandes d'inscription affluant et témoignant du bon renom de l'institution, au point de vue matériel il n'y a pas lieu d'être pleinement rassuré. Il y a chaque mois un assez gros déficit et qui à la longue pourrait compromettre l'école. Les ouvriers étant constamment en déplacement, les adhérents s'égrènent, et si l'on ne fait pas une propagande incessante, les ressources baissent peu à peu. Il s'agira donc: 1° de faire appel aux nouveaux camarades dans nos localités pour qu'ils s'inscrivent comme membres de de l'Ecole Ferrer; 2° s'efforcer d'intéresser de nouveaux syndicats; 3° organiser par-ci par-là quelques soirées; 4° fonder dans les villes des groupes d'Ecole Ferrer, comme il y en a déjà à Genève et à Bienne qui soutiennent l'œuvre en même temps qu'ils fonctionnent comme groupes d'études sociales et de défense de l'enfance ouvrière.

On aborde la discussion, introduite par l'ouvrier Marty, sur les connaissances qu'il importe que les enfants du peuple approfondissent durant leur temps d'écolage. De nombreux camarades apportent leurs opinions, presque tous insistant plus particulièrement sur la langue maternelle, sur l'arithmétique, sur le dessin d'observation et géométrique et aussi l'histoire du travail. Chacun sans doute, reconnaît l'utilité des autres branches, mais ce qu'un ouvrier qui sera conscient de son rôle, devra savoir à tout prix, ce sera de pouvoir s'exprimer facilement et correctement, par la parole et par l'écrit, ce sera d'être exact, précis, bon calculateur, ce sera de savoir regarder, dessiner, et ce sera aussi de connaître sa place dans l'histoire, son passé, son rôle, et par là son avenir.

La discussion, disons-le, fut passablement confuse par moments. C'est qu'une culture nouvelle, sortant véritablement des travailleurs mêmes, si elle semble s'affirmer déjà, est loin d'être clairement comprise, admise et préconisée dans nos propres milieux. Tout est presque à faire dans ce domaine. Une culture des producteurs ne saurait d'ailleurs être uniforme pour tout le monde. Elle variera d'après les régions, dépendra de l'industrie, des conditions de travail surtout. On ne peut donc arriver à un endroit — à Lausanne par exemple — à poser les normes de ce que doit être l'instruction et l'éducation de tous les enfants de la classe ouvrière. Ce qui est certain, c'est que l'enseignement doit être fait dans l'intérêt de l'enfant, et puisqu'il s'agit d'enfants du peuple, dans l'intérêt du futur producteur. La culture sera ainsi assez nettement industrialiste. Mais en même temps, la pure technique ne saurait grandir beaucoup l'individu. Il s'agit donc de cultiver l'enthousiasme, de faire aimer la beauté, la solidarité, l'effort de dévouement et de lutte; l'école ne sera pas neutre, mais très idéaliste.

C'est d'ailleurs dans cette direction de réalisme et d'enthousiasme que l'Ecole Ferrer achemine, en fait, les enfants. C'est en se mettant à marcher qu'on apprend à marcher.

Enfin, la cinquième fête pédagogique se termine tard, dans l'après-midi, par un rappel de ce qui fait jusqu'à présent son originalité essentielle: la collaboration ouvrière. Celle-ci se manifeste par des leçons que des travailleurs donnent aux enfants dans les visites d'ateliers, de chantiers, d'usines, de champs, d'étables, etc. Les gens de métier ont une science de ce qu'ils font qu'on ne trouve dans aucun livre la plupart du temps et qu'ils connaissent bien mieux que la grande majorité des intellectuels de profession. Il faudra de plus en plus que l'école soit attachée à une série de lieux de travail où se crée, se développe, s'épanouit ce qui fait les possibilités de vie, la production.

Mais la collaboration ouvrière à l'enseignement est encore autre. Chaque travailleur, pour comprendre telle ou telle partie de sa profession a dû chercher des trucs, des appareils; il s'est souvent instruit de lui-même; ce sont ces efforts, parfois concrétisés dans de jolis appareils, qu'il faut faire connaître aux enfants; cela leur épargnera de douloureuses expériences, ce sera un apport précieux aux méthodes d'enseignement. Puis, rien n'est instructif comme de connaître les diverses phases de la construction d'un objet, depuis la matière brute jusqu'au parachevé; de telles séries ont été données à l'Ecole Ferrer; elles sont singulièrement aptes à éduquer l'élève sur la nécessité de l'effort, de la persévérance, sur la beauté du progrès, sur le respect qu'on doit au travail. C'est un musée merveilleux que toutes les écoles devront posséder.

En un mot, une renaissance de la culture ne peut pas se concevoir si ceux qui produisent ne s'intéressent pas à l'école pour initier les futurs producteurs sur tout ce qui tera l'essentiel de leur vie à venir. Unir l'école à l'atelier, amener la collaboration effective des ouvriers, des instituteurs, des parents et des enfants, telle est la façon actuelle de révolutionner l'école.

Les capacités pédagogiques nécessaires pour élaborer une nouvelle culture, une science de la vie gaie, féconde, vivifiante, la classe ouvrière la possède en elle-même; il s'agit de les extraire de soi, et, pour préparer l'humanité de demain, de ne compter que sur soi-même.

Telle est l'idée que cherche à montrer pratiquement aux travailleurs notre Ecole Ferrer de Lausanne.

Notes en marge

La nouvelle caserne..

Un collaborateur du *Gutenberg*, organe de la Fédération des typographes, protestant avec raison contre l'une des dispositions de la nouvelle convention, dit à propos des petits patrons: «Ces terrassés ne redeviendront-ils pas nos compagnons, demain, en la grande caserne de la Société anonyme?

Franchement, collègue P. A., n'êtes-vous pas bien décidé à vous opposer à ce que les ateliers soient transformés en casernes? Et en admettant même, ce qui est loin d'être prouvé — surtout dans l'imprimerie où le nombre des ateliers et des patrons n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent — qu'une concentration irrésistible se produise, ne savez-vous envisager autre chose qu'une militarisation toujours plus grande des travailleurs? N'appartient-il pas aux syndicats de s'y opposer, en exigeant le respect de l'individualité de chacun? Il est en tout cas des phrases pouvant prêter à une équivoque qu'il faut bien se garder d'écrire. D'autant plus, ce n'est pas pour vous que je le dis ne vous connaissant nullement, qu'il y a au milieu de nous trop d'individus rêvant des galons à obtenir dans cette future caserne!

La vieille caserne...

Le tribunal militaire de la IVe division, siégeant à Aarau, a condamné le fusilier Hans Widmer, de Gelfingen, à un mois d'emprisonnement; ayant été mis aux arrêts, Widmer avait déclaré que dans ces conditions il renonçait au service militaire, et il avait refusé de reprendre sa baïonnette malgré les ordres de son supérieur.

Le même tribunal a condamné à trois mois d'emprisonnement et à une année de privation de ses droits civiques le caporal Richard Widler, d'Aarau, du bataillon 57, qui ne s'était pas présenté aux cours de répétition de 1912 et 1913.

De son côté, le capitaine Correvon, juge d'instruction de la 1re division, a décerné des mandats d'arrêt contre **trente-neuf** militaires qui ont fait défaut au cours de répétition de 1913.

Très bien! très bien! Si cela continue quelque temps encore, nos plus belles espérances vont être dépassées! Nous le regrettons pour la social-démocratie internationale qui voyait dans notre armée de milices l'armée de l'avenir!

Intransigeance.

Nous lisons dans la *Sentinelle* de La Chaux-de-Fonds :

L'intransigeance des principes socialistes — intransigeance nécessitée par l'âpreté de la lutte contre le Capital et motivée par un idéal qui ne s'accommode d'aucune impureté — a souvent paru bien rude aux masses, car elles se composent, hélas! encore, en majorité de veules et d'aspirants-petits-veaux.

Mais de quelle noblesse et de quelle grandeur d'âme ne témoigne-t-elle pas!

L'intransigeance du socialisme français, à laquelle font allusion ces quelques lignes n'est en réalité qu'une équivoque. On a décidé de ne pas faire un bloc avec la gauche, car on se réserve éventuellement d'en faire un avec la droite. Il y a dans le groupe parlementaire socialiste quelques élus avec l'appui des voix cléricales et nationalistes, entre autres ce Compère-Morel, qui alla, il n'y a pas longtemps, conférencier à La Chaux-de-Fonds.

La prétendue intransigeance consiste donc à vouloir transiger de toutes les façons et non seulement d'une seule.

L. B.

BIBLIOGRAPHIE

Alfred Loriot: *La vérité sur les Anarchistes* (édition de la *Vie Naturelle*, rue Jean-Robert, 7, Paris 18e). — Résumer en six ou sept pages la raison d'être de l'anarchisme et les différentes théories et tendances anarchiques, voilà une tâche qui nous paraît bien difficile, sinon impossible. Le camarade Loriot n'a pas réussi dans sa tentative et si son résumé peut avoir quelque utilité pour les anarchistes eux-mêmes, il n'a aucune valeur de propagande. Personne ne pourra s'y reconnaître s'il n'est pas non seulement un *initié*, mais un lecteur au courant depuis un certain temps de nos doctrines et de nos divergences. Le camarade Zisly a complété la brochure par trois fragments de Proudhon, Victor Hugo et Baillon, plus aptes à réveiller le sentiment anarchique que l'exposé squelettique des premières pages.

Les Travailleurs et la Patrie

C'est le titre d'une nouvelle brochure antimilitariste que notre Groupe du *Réveil* vient d'éditer. En ce moment de « rectifications de tir », il était urgent de lancer une publication pour affirmer une fois de plus notre haine de toute armée et de toute patrie.

Nous en recommandons tout particulièrement la diffusion aux camarades.

Prix : 10 cent. l'exemplaire, 7 fr. le cent franco de port. En vente au *Réveil*, rue des Savoises, 6, Genève.

ŒUVRES DE KROPOTKINE

La Conquête du Pain. — Autour d'une Vie. — L'Entr'aide. — La Grande Révolution. — La Science Moderne et l'Anarchie. — Champs, Usines et Ateliers.

Chaque volume, 2 fr. 50. En vente au *Réveil*.

ICI ET LA

Science et sentiment.

Notre camarade Malatesta rapporte dans *Volontà*, une conversation qu'il a eue avec un individualiste et que les *Temps Nouveaux* ont reproduite. Cet article montre admirablement tout le côté social du communisme-anarchiste, tout ce qu'il y a de vertus révolutionnaires et vivifiantes dans l'action ouvrière, dans la solidarité prolétarienne, dans la lutte collective, tout ce que contenait de puissance en somme l'esprit grégaire — le dévouement pour une cause commune.

Là, au fond, est bien ce qui différenciera toujours le socialisme populaire, l'anarchisme ouvrier des ci-devant de l'aristocratie, des tenants du capitalisme, des individualistes, des chefs social-démocrates, de tous ceux qui font

abstraction de la foule laborieuse, qui s'en gaussent, qui la méprisent, qui l'exploitent, qui la volent, qui la trompent.

Mais pour asseoir le pourquoi de notre activité communiste-anarchiste, Malatesta dit: « Une société propre à garantir à tous les individus le développement complet de leur personnalité doit être fondée sur l'amour et la solidarité entre les hommes et ne peut sortir que de l'amour et de l'esprit de sacrifice. » Et notre camarade, semble se méfier extrêmement de toute espèce d'argument tenant à la science pour n'attribuer de valeur révolutionnaire qu'au sentiment.

Il y a beaucoup de juste là-dedans, beaucoup, certes. Et l'intellectualisme de tant d'universitaires, philosophant sans avoir jamais regardé la vie, est bien une des grosses erreurs de notre époque. Je n'ai jamais cru beaucoup, pour mon compte que pour devenir révolutionnaire le peuple devait ingurgiter d'abord des bibliothèques entières, posséder son Spinoza, son Auguste Comte, son Spencer, son Le Dantec, etc. Est-ce à dire que ces philosophes représentent toute la science?

Non. Précisément, au lieu de chercher chez les intellectuels bourgeois des éclaircissements sur notre situation, ne pourrions-nous voir nous-mêmes où nous en sommes? Nous vivons la vie du peuple, nous la souffrons, qui pourrait mieux que nous-mêmes en dégager des connaissances de quelque valeur, une science de la vie, véridique, vérifiée?

Si la philosophie et la science actuelles sont dominées par les préoccupations bourgeoises, une science se dégageant peu à peu de nos propres observations et de notre propre expérimentation nous amènerait — et c'est assez souvent déjà le cas — à une philosophie de la vie qui nous faciliterait beaucoup la marche que nous devrions suivre.

Quoiqu'il en soit, nous ne saurions faire fi de la science — puis de l'observation et de l'expérience — pour ne tabler que sur le sentiment, ainsi que semble le désirer Malatesta. A notre époque de recrudescence religieuse et nationaliste, les dirigeants jettent justement le discrédit sur la science et exaltent le sentiment. Si la science a été trop souvent une arme à double tranchant — parce que nous avons toujours accepté la science des autres et insuffisamment travaillé à élaborer celle de la vie, celle que le peuple doit trouver en lui-même — si notre mouvement anarchiste a parfois souffert d'un certain intellectualisme, il est trop sûr, hélas, que le sentiment a davantage encore empoisonné le peuple, car sans contrôle il l'a mené au christianisme, au patriotisme, au mysticisme, et ainsi de suite.

Prenons des habitudes d'entr'aide, de révolte, oui, mais prenons conscience de notre rôle. Du sentiment certes, mais de la science aussi — amour de la beauté, de l'audace. de la bonté et connaissance de la vie du peuple, du producteur, de l'homme.

Exploiteurs au carré.

Les congrégations pullulent en Belgique. Presque toutes s'occupent de commerce et d'industrie. Et comme ailleurs, sous prétexte de charité, de lieu de refuge, de foyer de relèvement, de home du bon secours, toutes ces congrégations font travailler des milliers de pauvres gosses et gosselines pour des misères de salaires.

Voici par exemple les salaires qu'on donne à l'Ecole supérieure de broderie de Lierre tenue par les Ursulines; les jeunes filles commencent à l'âge de 13 ans, elles travaillent 8 heures 3/4 par jour et emportent de la besogne chez elles pour deux ou trois heures chaque jour :

A 13 ans	Fr. 0,35	à Fr.	0,50
A 14 ans	0,50	à »	0,50
A 15 ans	0,75	à »	0,90
A 16 ans	1,00	à »	1,20
A 17 ans A 18 ans	1,25	à »	1,40

Chez les fabricants ordinaires, exploiteurs aussi, mais ne se piquant pas au moins de philanthropie, les salaires sont de plus du double.

C'est au point que les négociants font de plus en plus confectionner toutes sortes d'objets aux couvents, qui seuls peuvent leur permettre de tenir bon en face de la concurrence.

La religion a toujours travaillé à amoindrir les conditions d'existence du peuple travailleur. La religion est bel et bien un gros obstacle social à l'affranchissement du peuple. B. T.

A propos de l'Affaire Beilis

(Suite)

Au début de cet article j'ai parlé de la « classe » qui a vouhu le procès de Kief. Le terme est inexact. La Russie n'est pas si avancée qu'une classe y puisse tant que cela. Elle n'en est encore qu'au régime de *caste*. Ses maîtres actuels, ce sont les nobles héréditaires, à la fois gros propriétaires terriens et hauts dignitaires bureaucratiques, les descendants de la noblesse seigneuriale d'avant 1861, donc les fils et petits-fils des propriétaires de serfs. Il y a bien des nobles héréditaires arrivés à ce titre par le service civil ou militaire, mais, outre qu'ils ne dépassent presque jamais la quatrième classe, on ne les y élève que pour leur zèle à servir selon les vues d'en haut. Nous pouvons donc, pour expliquer la politique du gouvernement russe, nous en tenir aux intérêts et aux mœurs des « pomiechtchiki » ou gentilshommes propriétaires fonciers.

Jusqu'en 1861, ceux des gentilshommes que leurs fonctions ne retenaient pas à l'armée où à la cour vivaient généralement sur leurs terres et y menaient la vie décrite par Tourguénief dans ses « Mémoires d'un chasseur » et « Une nichée de gentilshommes » (1). Avec la chasse, l'administration de leurs biens était leur principale occupation. Par « leurs biens », il faut entendre avant tout leurs « hommes » (moujik signifiait primitivement « petit homme »), les serfs sans le travail desquels leurs fonds n'auraient pas valu grand'chose. Quelque répugnance que j'éprouve à réunir dans une même phrase le nom de Kropotkine et celui du chef bande-noiriste Markof, il le faut cependant: tous deux sont les fils de ce régime et de cette vie du village russe. C'est là que le premier a puisé cet amour du peuple qui devait plus tard lui donner le courage d'accomplir ce qu'on lit dans « Autour d'une vie » et (les grandes pensées viennent du cœur!) inspirer ses écrits. C'est de parents ayant vécu cette vie de seigneurs que Markof a hérité l'absolu mépris de l'être humain et la constante intrépidité à l'endroit des gens sans défense, qualités fondamentales du bande-noiriste. Il paraît monstrueux que Markof ait osé dire à la tribune de la Douma: « C'est bien fait pour eux! » en parlant des paysans affamés pendant l'hiver 1911-1912 et, après le suicide de Sazonof et d'autres révolutionnaires poussés à bout par les coups de verge: «On les bat encore trop rarement!» Pourtant ces « cris du cœur» n'étonnent plus guère quand on se rappelle que les pères et grands-pères des 130,000 individus de la caste à laquelle appartient Markof faisaient *de plein droit* tout ce que racontent les complaintes populaires et pis encore. Voici des fragments d'une petite composition sans art et sans fard notée en 1884 et que savaient par cœur bien des paysans du gouvernement de Mohilef:

«..... ils ne nous tenaient pas pour des êtres humains... ils nous échangeaient contre des animaux: le seigneur Guéniprovski a donné au seigneur Bougak trois âmes (2) pour un chien. Et tous nous vivions dans une grande misère; nous servions trois jours de corvée par âme et par semaine. Nous ne mangions que du brouet et du pain de balle de blé. On nous maltraitait pis que les bêtes: les branches de bouleau ne servaient qu'à faire des verges, on cassait sur nos malheureux dos des branches de tout bois.....

On brandissait sans cesse des fouets sur nous... On nous faisait mourir à petit feu par la faim et dans la nudité... Nos chemises étaient rudes comme des nattes de paille, et pour ce qui est d'avoir des souliers le moujik n'y devait pas seulement penser...

A part la corvée nous devions aux seigneurs encore bien d'autres travaux... toute la nuit nous coupions le bois pour le poêle et la cuisine du seigneur. On ne pouvait pas même se coucher et dormir: quand on revenait de la corvée à la maison, on y trouvait pleurs et cris, les enfants vous accueillaient en pleurant et criant, en vous demandant à manger...

Tous ceux qui arrivaient en retard à la corvée recevaient 100 coups de bâton. Un bœuf se mettait-il à boiter, 200 coups à celui qui l'avait gardé... 300 coups à Emélyan pour n'avoir pas assez tôt tiré son chapeau au seigneur. Danilo est arrivé trop tard à cause d'une jante cassée à la roue de son char, sur-le-champ il a reçu 200 coups. Les femmes allaient, enceintes, à la corvée et accouchaient là; ....avant la fin de la semaine il leur fallait retourner à la corvée avec leur enfant dans une corbeille... On mariait par force, la fille avait beau ne pas vouloir, on la mariait à qui on voulait. Les jeunes seigneurs prenaient les jeunes filles pour la nuit; dès qu'elle avait 15 ans, chacune allait se présenter. Si elles n'y venaient pas d'elles-mêmes, ils leur faisaient quelquefois donner une centaine de coups... Là où nous coupions le bois, les enfants nous apportaient le dîner; c'était quelquefois à 5 verstes ou même à 7, les enfants avaient faim et froid. Ils s'égaraient et mouraient de froid, les loups les mangeaient... Nous craignions les seigneurs pis que le diable: des fois on se sauvait sans passeport droit devant soi, sans savoir où on allait; on ne se faisait pas payer pour travailler, on demandait à un Polonais ou à un Juif: « Donne-nous du travail, cher seigneur, ne fût-ce que pour un petit morceau de pain! » Mais bientôt nos seigneurs nous retrouvaient et nous donnaient 300 coups... »

C'était là la vie de 43 millions (1) d'hommes encore au milieu du siècle passé. Naturellement, les seigneurs ne pouvaient gouverner et exploiter tout ce monde sans le concours d'une foule d'agents tels qu'intendants, économes, directeurs de travaux pris dans la petite bourgeoisie ou sortis du peuple même et que cet office de bourreaux a corrompus autant que les nobles. Cette œuvre de démoralisation se poursuit actuellement dans le monde (combien nombreux!) des fonctionnaires que leur charge met en rapports directs avec le peuple des campagnes. Si la presse osait parler de la façon dont on fait rentrer les impôts dans les villages, on apprendrait des choses terribles.

Il est vrai cependant que la noblesse russe n'a pas été gangrenée dans tous ses membres. Il en est sorti un Tourguénief, un Ogaref, un Tolstoï, un Kropotkine, un Bakounine et quelques dizaines de gentilshommes libéraux semblables au Nekhlioudof de Tolstoï (2).

Mais outre que ce n'est là qu'un bien petit groupe dans la caste privilégiée, celle-ci a su propager à d'autres castes l'idée qu'il est bon, naturel, nécessaire de traiter le paysan comme une brute. Il faut avoir vécu dans ce pays pour savoir combien le plus petit fonctionnaire, le moindre intellectuel est « noble » sous ce rapport.

« Tout pour la noblesse », telle est la devise *de plus en plus* ouvertement affichée par le gouvernement russe. Quant au reste, 120 millions d'âmes (au bas mot) qu'ils se contentent de ce que la noblesse voudra bien leur donner pour leur zèle à servir et aussi de ce qu'elle leur réserve (9/22 janvier) pour le cas contraire.

Une indication, dont je ne puis vous dire si elle est bien exacte, me fournit le chiffre de 130,000 individus comme effectif de la caste noble. En Russie, l'art de faire les recensements n'est guère plus avancé qu'en France avant la Révolution. Les indications relatives au nombre des nobles français en 1789 varient entre 83,000 et 140,000. Si on fait varier en proportion le nombre des nobles russes en prenant 130,000 comme chiffre minimum, on obtient un maximum d'environ 227,500. Même en adoptant ce maximum certainement fort au-dessus de la réalité, même en admettant que *tous* les individus mâles et majeurs soient fonctionnaires, évêques ou magistrats, ce qui n'est pas, et que tous soient réactionnaires, ce qui n'est pas non plus, on n'arriverait pas à concevoir que cette poignée tienne si complètement en son pouvoir toute la nation si on n'avait pas une idée de la façon dont tout est centralisé entre les mains des « pomiechtchiki ». Je vais donc essayer de vous donner une idée de cette organisation puis de vous la montrer à l'œuvre dans l'affaire Beilis. *(A suivre.)*

(1) Ouvrages traduits en français et qui doivent se trouver dans les bibliothèques publiques, ceci dit pour les camarades qui auraient le temps de les lire. Le premier surtout vaut la peine d'être, non seulement lu, mais encore relu.

(2) Personne, homme.

(1) Il y avait, au moment de l'affranchissement, 22 millions de serfs seigneuriaux et 21 millions de « paysans de la couronne ».

(2) J'omets intentionnellement le nom du poète Nekrassof, car s'il a été le peintre le plus émouvant des misères du paysan asservi, il n'en a pas moins été un de ses plus durs exploiteurs.

Imprimerie spéciale du Réveil.